



**INGRID
FALAISE**

**FILLE-
MÈRE**

INGRID FALAISE



CHAPITRE 1

20 mai 1961

Il y a une croix au-dessus de ma tête et je la fixe avec toute la hargne qui m'habite. La fille dans le lit d'à côté gémit comme une vache qui met bas. C'est ce que nous sommes. Des truies, des vaches, des sales, des indignes. Je me suis juré qu'aucun son ne sortirait de ma bouche. Je ne leur donnerai pas le plaisir de m'entendre souffrir. C'est ce qu'ils veulent, qu'on souffre. Mes lèvres gercées sont crispées, la sueur perle sur mon front et coule le long de ma colonne vertébrale. Ma chemise de nuit blanche est trempée. On discerne mes seins à travers le tissu mouillé et mon immense ventre m'empêche de voir ce qui se trame entre mes jambes. Mes genoux repliés tremblent au-dessus des étriers, où sont posés mes pieds. La douleur est insoutenable. Mes os semblent se briser tous à la fois. Mon bas-ventre se tord. Mes nattes blondes collent au lit souillé. Mes cheveux piquent mon front que personne n'éponge. Dans ce vaste dortoir, nous accouchons.

Je suis une fille-mère. Je m'appelle Marie. Comme la Vierge.

Pousse. C'est ce qu'on me dit. C'est l'heure de pousser. Je n'ai plus la force de me contracter à nouveau. Je n'ai plus de souffle ni de volonté. Je sais qu'on va t'enlever et t'emmener loin de mes bras. Je veux te garder encore un peu à l'intérieur de mes entrailles, sentir tes pieds me secouer, te chanter la chanson que je t'ai composée pour que tu entendes l'éclat de ma voix. Je veux que tu saches que je suis là, toute là pour toi, mon bébé. À l'aube de mes quinze ans, je sais que je veux être ta maman. Je le suis déjà, et pourtant, on va t'arracher à moi. Les infirmières se sont approchées. Elles parlent entre elles alors que je m'épuise de peine. Comme si je n'existais pas. Elles ont l'habitude, nous sommes des dizaines à enfanter ici, en secret, dans cet établissement, loin de la honte.

Je m'accroche aux rebords du lit et me contracte. Mon cou s'étire, ma tête se renverse. Je ravale mon cri, car je ne peux plus te retenir. Une infirmière me toise avec dédain. Elle quitte mon chevet rapidement.

Maman. J'aurais besoin de toi. Où est ta main ? Pendant que mon corps brûle, pourquoi es-tu si loin ? J'aurais souhaité que tu me chuchotes à l'oreille que ça va bien aller. J'aurais rêvé que tu me berces doucement. J'aurais voulu que tu me flattes la joue et que tes grands yeux verts me réconfortent.

Un homme en sarrau blanc se dépêche vers mon entrejambe. Je sens une main se glisser entre mes cuisses. Il me coupe, m'entaille à froid. Le geste est brutal. Ses mains lacèrent ma peau, pour que je me rappelle le péché, me dit-il. J'entends sa voix donner des directives aux infirmières.

— On voit sa tête.

Je ferme les yeux et j'agrippe le matelas. Je ne peux pas retenir mon cri. Il se marie au tien. Tu glisses vers des mains inconnues et je passerai le reste de ma vie à m'ennuyer de toi.

CHAPITRE 2

Mai 1960

Il y a de ces moments qui font dévier notre trajectoire. Comme un astéroïde qui se perd alors qu'il aurait dû frapper la Terre. J'aurais aimé être ce météore et m'égarer vers l'aurore pour éviter ce qui s'est dessiné.

Il entre dans la cuisine chez mes parents. Elvis crache des mots farouches depuis le tourne-disque du salon. Ça me gêne. Lui aussi, probablement, car une étincelle s'illumine dans le fond de ses yeux bleus et le rouge teinte subitement ses joues. Il a l'air d'un ange, avec ses bouclettes blondes et son sourire franc qui fait briller ses dents et qui creuse les fossettes qui encadrent ses lèvres. Je ne vois plus que des étoiles, une galaxie et des rêves à l'infini.

Mon père éteint sa cigarette, arrête la musique et me présente Laurent, son nouvel employé d'été.

Laurent... Ça sonne doux.

Un apprenti qui va apprendre vite, me dit papa en lui donnant une tape dans le dos. Laurent baisse les yeux et se racle la gorge.

Je me retourne rapidement pour continuer de laver la vaisselle. À quatorze ans, je n'ai pas le droit

d'avoir de pulsions, de désir. Je refoule mon sourire et les papillons qui valsent dans mon ventre.

Des papillons ? Qu'est-ce que ça fait dans mon ventre, des papillons ?

Papa a déjà eu plusieurs apprentis. Ils n'avaient pas le cœur à l'ouvrage comme lui. Souvent, ils quittaient les toits avant même d'avoir fini le premier mois de travail. Couvreur, ça s'apprend à la dure : le soleil qui se meurt sur les épaules, la pluie qui s'abat sans s'annoncer, le vent de novembre et les hauteurs dont il ne faut pas avoir peur.

Laurent et papa migrent vers la sortie. L'eau coule encore sur mes poignets. J'ai oublié de fermer le robinet.

Peut-être que papa aurait souhaité avoir un garçon pour s'assurer d'une relève ?

Laurent aurait pu être son fils, il semble à peine plus âgé que moi. Quinze, peut-être seize ans. Petite, j'ai tant essayé de récolter l'approbation paternelle. Enfant unique, j'ai vite compris qu'à la maison, je devais être la bonne fille, celle qui obéit au doigt et à l'œil. Celle qui écoute, obtempère, acquiesce. Celle qui ne déplace pas d'air et qui n'en demande pas non plus. J'ai étouffé qui j'étais pour me coller à celle qu'on voulait que je sois. Marie, celle qui sourit. Marie, celle qui dit oui.

Papa revient toujours tard de travailler. Vers dix-neuf heures, sa Ford Falcon blanche s'engage dans notre entrée privée et les phares éclairent la fenêtre du salon. Je cours vers la porte du garage et l'ouvre grande pour que son véhicule y pénètre. Je lui décapsule une Black Label, sa bière blonde préférée, et je m'avance vers la portière. Sur le visage

de papa se reflète alors la joie qu'il a de rentrer à la maison. Nous sommes tricotés serrés. Son repas, que maman a préparé, l'attend dans le four et je suis celle qui le lui apporte. Les rayons et le labeur ont bruni sa peau. Ses mains sont rugueuses. Il sent le bois des charpentes et le goudron.

Peut-être que Laurent boit de la Black Label également ?

Je coupe l'eau et je m'essuie les mains sur le torchon carreauté accroché au mur. J'entends papa et Laurent discuter sous le portique. La voix de Laurent se faufile vers moi. C'est comme une musique à mes oreilles. La plus douce des musiques. Je passe ma tête par la porte d'entrée et je m'excuse de les interrompre. Une hôtesse bien élevée se doit de leur offrir une boisson pour les désaltérer. Laurent a de belles épaules carrées. Son t-shirt blanc les moule à merveille. Le soleil printanier se reflète dans ses cheveux de blé. Son pantalon bleu foncé découpe sa silhouette. Ses bottes de travailleur l'ancrent bien au sol. Il se retourne dans ma direction et nos yeux s'embrassent, comme des vagues caressant lentement le rivage.

Je fixe sa bouche, ses lèvres en cœur murmurent quelque chose, mais sa voix ne voyage pas jusqu'à moi. Papa me remercie gentiment pour l'attention et les papillons se remettent à danser pendant que je me dirige vers la caisse de douze déposée sur la tablette du garage. Avant de repasser la porte, je regarde Laurent.

Est-ce que c'est ça, une foudre qui s'abat dans le cœur ? Est-ce que c'est ça, le coup dont on parle dans les films ?

Lorsque je tends ma main vers Laurent pour lui
offrir sa bière, son doigt effleure ma peau.
C'est le début de nous.

CHAPITRE 3

Une semaine a passé depuis que les flammes ont pris d'assaut mon petit corps. Des flammes, habituellement, ça brûle, ça ravage, ça détruit. Pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi en vie. Je ne l'ai pas encore revu, mais tout irradie de son simple souvenir. Je me réveille la nuit en m'imaginant que ses yeux clairs plongent dans les miens, que ses ongles s'enfoncent un peu dans la chair de mes bras, que sa bouche se dépose sur mon cou, qu'il agrippe mes reins de ses mains et qu'il me croque doucement. Je peux deviner son parfum d'après-rasage qui m'enivre, et je sens le chaos nous emporter.

Chasse le démon, Marie.

Maman m'appelle pour le déjeuner. Je sors de mon lit, délaissant la chaleur de mes pensées, et m'agenouille devant ce dernier.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; je vous demande de m'aider à être sage, à obéir, même pour les choses qui me sont désagréables et pénibles.

Mes pensées étaient si agréables pourtant. Je déteste la prière. Je la fais par habitude, mais je n'y crois pas tant. Maman, elle, est une fervente

croyante. Elle aime son chapelet plus que nous et déteste notre génération. Elle me fait sentir coupable de chacune de mes pensées, de mes sourires, de mes demandes pour sortir, des fous rires avec mes amies. Elle se plaint de la musique de mon père et de celle que j'écoute également. Toutefois, les groupes en vogue font vibrer la maison. Papa fait fi des yeux de maman qui roulent vers le ciel et des claquements de porte. De toute façon, le divorce n'est pas à la mode. Les Beatles et Elvis envahissent la maison et je danse. J'aime danser. Dans son jeune temps, papa a rêvé d'être musicien, mais c'était mal vu à l'époque. Il se contente de trouver refuge dans les nouveaux hits qui font leur arrivée dans la métropole. Il a toujours vingt ans dans son cœur de rêveur.

Maman n'a jamais accepté la présence d'un garçon dans la maison. Ses pupilles foncées pleines de réprobation, elle juge mes amies et me lance des réflexions comme si j'étais la pire des pécheresses du village. Elle me reproche de vouloir m'émanciper, de souhaiter militer en faveur des réformes pour la laïcité. Que diront les voisins ?

Dévergondée, mal élevée.

Je m'habille prestement d'une jupe en daim orangé dont le bord tombe entre le genou et le mollet. Celle-ci est un peu plus courte que les autres que je possède, et la couleur vive, beaucoup plus criarde. Je me vêts d'un chandail blanc fraîchement lavé dont je baisserai le col haut en le repliant sur lui-même, une fois sortie de la maison. Mes copines et moi avons nos trucs pour pallier la rigidité des adultes. Ma marraine m'a offert l'ensemble

à Noël, ce qui a engendré une vive discussion entre elle et maman.

Je crois que c'est aujourd'hui que Laurent commence son travail pour papa. J'ai entendu mon paternel lui donner rendez-vous à la maison à sept heures tapantes.

Lorsque je croise les jambes, mon mollet est mis en valeur, et on peut presque apercevoir le début de mon genou. Maman en est consciente. Elle ne supporte pas de me voir ainsi vêtue. Je sais fort bien que, lorsque je descendrai les marches vers la cuisine, une remarque condescendante sur mon accoutrement sortira de sa bouche et glissera le long de mon dos pour se fracasser sur le sol. Quelques voyelles resteront suspendues près de mon oreille et, un jour, je prendrai soin de les piétiner elles aussi. Mais ma jupe, j'y tiens mordicus. Je la porterai contre vents et marées.

Je dévale les marches, le commentaire désobligeant de maman m'arrache un peu d'amour et je baisse la tête. J'attrape le plat qui refroidit sur le comptoir et je m'assieds à la table de la cuisine. Papa me glisse un clin d'œil et prend place en face de moi. Il regarde sa montre, boit une gorgée de café et lorgne la porte.

Je sais qu'il déteste les retards, qu'il perçoit comme un manque de respect. Il m'a toujours dit que son temps était aussi précieux que celui des autres.

Désinvolté, j'essaie tant bien que mal de manger mes œufs, mais je sens mon cœur tambouriner dans mes tempes. Rien ne passe. Ma fourchette erre dans l'assiette comme mes pensées qui s'égarerent dans le cou de Laurent.

Je m'enquiers à savoir comment se déroule le travail de papa avec ses nouveaux employés. Je l'écoute me déblatérer les problématiques de la dernière semaine et des clients qui essaient en vain de négocier les prix.

Je regarde l'horloge accrochée au mur de la cuisine. Sept heures sept, la sonnette ne retentira pas.

CHAPITRE 4

Papa a quitté la maison à sept heures quinze, fermant brusquement la porte de l'entrée sur son passage tout en maugréant des mots inaudibles que seule ma mère a compris.

J'attrape mon sac d'école en cuir brun et j'embrasse maman sur la joue. Elle freine mon envolée et coince mes épaules entre ses doigts, puis scrute mes longs cheveux blonds attachés en chignon. Elle passe furtivement sa langue sur son pouce et plaque la mèche rebelle qui se déposait sur mon front. Je ne comprendrai jamais ces mères qui s'autorisent à enduire de bave leurs enfants. Peut-être parce que je n'ai pas d'enfant. Je refoule un rictus et piétine discrètement le parquet de la cuisine pendant qu'elle replace le col roulé de mon chandail et s'assure que ma chaîne arborant la croix est bien centrée entre mes clavicules. Je jure en silence que la marmaille qui grandira sous mon toit n'aura jamais de ma salive sur ses joues, dans ses cheveux, et encore moins de croix dans le cou.

J'arrive à m'extirper de sous la loupe de ma mère, à me diriger vers l'entrée, et je lui lance mes salutations en ouvrant la porte de la maison.

« ILY A UNE CROIX AU-DESSUS DE MA TÊTE ET JE LA FIXE AVEC TOUTE LA HARGNE QUI M'HABITE. »

La fille dans le lit d'à côté gémit comme une vache qui met bas. C'est ce que nous sommes. Des truies, des vaches, des sales, des indignes. Je me suis juré qu'aucun son ne sortirait de ma bouche. Je ne leur donnerai pas le plaisir de m'entendre souffrir. C'est ce qu'ils veulent, qu'on souffre. Dans ce vaste dortoir, nous accouchons. Je suis une fille-mère. Je m'appelle Marie. Comme la Vierge. »

Montréal, 1960. À l'aube de la Révolution tranquille, Marie, quatorze ans, découvre qu'un enfant grandit en elle. Elle est envoyée dans un couvent, loin de la honte, où l'on estime qu'elle doit payer pour sa faute. Dépossédée de son identité, on lui arrache son nom, sa dignité, puis son bébé. Elle passera le reste de sa vie à tenter de guérir de lui.

Inspirée d'une histoire vécue – de tant d'histoires, en réalité –, Ingrid Falaise met en lumière un pan sombre du passé québécois, ressuscite des voix effacées et tend vers une guérison collective.



INGRID FALAISE est comédienne, animatrice et autrice. Ses premiers récits, *Le Monstre* (2015) et *Le Monstre – La suite* (2017), ont connu un immense succès auprès du public. Avec *Fille-mère*, elle signe son troisième ouvrage.

ISBN 978-2-7648-1712-4




Groupe
Livre
QUÉBÉCOR